

## Jeux de langage et pragmatisme

François Latraverse

Volume 32, Number 1-2-3, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027780ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027780ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association canadienne de sémiotique / Canadian Semiotic Association

### ISSN

0229-8651 (print)

1923-9920 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Latraverse, F. (2012). Jeux de langage et pragmatisme. *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, 32(1-2-3), 225–246. <https://doi.org/10.7202/1027780ar>

### Article abstract

Of all the notions one finds in Wittgenstein, that of “language game” is one of the most enigmatic. Despite any evidence it might suggest to the intuition, the apparent immediacy of its meaning escapes, in the text itself, any direct understanding. This essay gathers a number of remarks concerning language games, critically engaging with definitions of the notion and evaluating the context in which it was introduced and the philosophic work it was meant to achieve. Particular attention is paid to the chronology of Wittgenstein’s writings and a few elements suggesting a connection with Peirce’s pragmatism are offered.

# Jeux de langage et pragmatisme

François Latraverse

Université du Québec à Montréal

Ce n'est pas une raison sans importance – c'est-à-dire, en vérité, aucune raison – qui a conduit certaines races d'hommes à vénérer le chêne, mais le simple fait d'être unis, elles et le chêne, dans une communauté de vie; ce n'est donc pas l'effet d'un choix, mais le fait d'être nés ensemble, comme la puce et le chien.

Ludwig Wittgenstein, Remarques sur le *Rameau d'or*.

Contrairement aux notions dites ordinaires, on exige le plus souvent du vocabulaire intellectuel qu'il réponde à des conditions contrôlées, dont certaines seraient nécessaires et suffisantes, autrement dit fourniraient des critères, de manière à permettre d'en mesurer la portée avec une certaine exactitude et d'en définir l'usage avec une netteté acceptable. Les études wittgensteiniennes ont depuis longtemps atteint une ampleur et une minutie qui devraient rendre possible une véritable définition récapitulative de la terminologie fondamentale, dans laquelle la notion de jeu de langage occupe une place particulièrement importante. Il semblerait par conséquent assez naturel de la soumettre aux exigences normales des définitions philosophiques (normales dans ce secteur de la philosophie) et de chercher à en établir les dénnotations et en stipuler les contraintes d'utilisation. La thèse que je souhaite esquisser est que le jeu de langage n'est ni une catégorie regroupant des individualités quelconques (discours, actions, comportements) ni un ensemble de phénomènes, quelque chose qui apparaîtrait directement à un quelconque regard, mais bien plutôt une condition, de plus en plus générale au fur et à mesure que se déroule le fil de l'écriture de Wittgenstein, des éléments qui ont pour nous du sens. Cet examen me fournira l'occasion de faire quelques observations sur la parenté qui lie, indépendamment de toute

influence réellement attestée qui ait été exercée directement, la pensée de Wittgenstein à celle de Peirce<sup>1</sup>.

Le travail qui consisterait à élaborer des critères d'usage du jeu de langage serait pourtant d'une grande utilité parce que cette notion, exploitée comme elle l'est dans des milieux dont le nombre et la diversité ne cessent de croître, fait partie de celles qui ont contribué à faire de Wittgenstein un philosophe "populaire", au sens où il arrive fréquemment qu'on agite le jeu de langage comme une sorte de gri-gri relativiste qui permet, à des coûts des plus minimes, d'avoir l'impression qu'on a capturé l'essentiel et qu'on a identifié avec autorité le fin mot de toutes choses, fourni à la faveur d'une sorte d'évidence universellement, et tacitement, partagée. Il n'est pas fréquent que l'on voie une notion philosophique être utilisée ou invoquée dans à peu près n'importe quel segment du très large spectre qui s'étend des positions déconstructivistes, conventionnalistes, anarchistes (etc.) aux positions les plus normatives et formalisantes. Si on considère les ravages imputables à une utilisation inconsidérée de la notion, dont l'effet est que tout est jeu de langage (ou n'est *que* jeu de langage, dans la version irresponsable), il est clair qu'une certaine clarification s'impose, mais d'un autre côté, il faut admettre que ce sentiment d'évidence qui fait que chacun sait intuitivement, même au sortir d'une lecture rapide du texte, ce qu'est un jeu de langage, ne peut être tenu pour rien, car c'est *aussi* sur lui que semble avoir tablé Wittgenstein, qui n'a fourni du jeu de langage guère de définitions qui puissent servir un quelconque travail de repérage.

C'est un trait important de son style philosophique que des mots qui peuvent apparaître dénoter des phénomènes se rapportent plutôt aux différents plans sur lesquels on peut en rendre compte (en gardant à l'esprit l'extrême retenue de Wittgenstein relativement aux explications philosophiques, dont on estime souvent hâtivement qu'elles ont "rendu compte" de ce qu'elles devaient expliquer). Par exemple, les "noms" et les "objets" du *Tractatus* se dérobent à toute exemplification et même à toute forme de corrélation avec l'univers de l'expérience<sup>2</sup> car ils ne se manifestent que par leur fonction, qui est d'assurer le terme de l'analyse et le caractère déterminé du sens. De manière analogue, la grammaire ne peut guère être comprise si on ne prête pas attention au rôle qu'elle joue dans l'établissement des relations conceptuelles et de la frontière entre ce qui est empirique et ce qui ne l'est pas. En pensant que le jeu de langage n'est pas dans une relation de dénotation relativement à certaines formes de comportement et qu'il fait plutôt partie du dispositif permettant de voir les conditions dans lesquelles le langage a du sens, on comprend mieux la nature de cette nouvelle anthropologie que Wittgenstein a si patiemment élaborée. Dans cette entreprise, qui constitue une part essentielle de son intervention sur le terrain de la philosophie, de même que sa profonde originalité, le jeu de langage (dont on relève un peu plus de cinq cents occurrences dans les textes publiés à ce jour) joue un rôle qui s'accorde à prime abord mal avec les définitions

minimalistes qui en sont données. Wittgenstein a pu considérer que la notion de jeu de langage était assez satisfaisante relativement au travail qu'il cherchait à lui faire abattre, mais on peut aussi estimer qu'il s'est constamment débattu avec elle, ne cessant d'en faire varier et d'en élargir le sens. Dans un passage souvent cité des *Recherches*, par un de ces détours dialogiques dont il est coutumier, Wittgenstein imagine qu'on lui adresse ce reproche : "Tu te facilites la tâche! Tu parles de toutes sortes de jeux de langage, mais tu n'as nulle part dit ce qui est essentiel au jeu de langage et donc au langage lui-même, ce qui est commun à tous ces processus et fait d'eux un langage ou les parties d'un langage" (2005 : §65). La réponse est celle-ci : "Je dis que ces phénomènes n'ont rien de commun qui justifie que nous employons le même mot pour tous, – mais qu'ils sont tous *apparentés* les uns aux autres de bien des façons différentes" (*ibid.*). Elle rappelle celle des premières pages du *Cahier bleu* : "Si nous disons que penser consiste essentiellement à opérer avec des signes, la première question qui vient à l'esprit est 'Que sont les signes?' – Plutôt que de donner quelque genre que ce soit de réponse générale à cette question, je vous proposerai d'examiner de près des cas particuliers de ce que nous pourrions appeler 'opérer avec des signes'" (1996 : 55-56). Ce sont là deux exemples de la lutte que Wittgenstein a menée autant contre la supposition d'une nature stable et pré-établie des choses que contre la généralisation précipitée à partir de quelques cas apparemment paradigmatiques. On pourrait toutefois faire remarquer qu'en parlant de "cas particuliers" Wittgenstein s'expose à la question "Des cas particuliers de quoi?", car même s'il devait demeurer vrai qu'il n'y a aucun trait spécifique que tous les jeux de langage *doivent* avoir en commun, il n'en demeure pas moins qu'ils sont unis par quelque chose, si indistinct et multiple soit-il, suivant en cela quelque chose d'une idée du *Tractatus* (5.156) : "Une proposition peut bien être l'image incomplète d'une certaine situation, mais elle est toujours *une* image complète", l'image complète de ce dont elle est l'image. *Ceteris paribus*, une conception des jeux de langage peut bien être une conception incomplète (parce que certains jeux de langage n'ont pas été pris en compte, parce qu'ils ont changé, ont disparu ou sont apparus, parce qu'un aspect a été négligé ou pour une autre raison), il n'en reste pas moins que le jeu de langage doit avoir une généralité quelconque, que les divers exemples ont pour fonction d'illustrer ou d'exprimer. La question se pose alors de savoir quel est ce commun dénominateur, si abstrait qu'il soit, unissant les divers jeux de langage.

Au début des *Cours de Cambridge 1932-1935*, Wittgenstein observe :

C'était une idée de Frege que certains mots sont uniques, qu'ils sont à un niveau différent des autres – par exemple "mot", "proposition", "monde". Il m'est moi-même arrivé de penser qu'on pourrait mettre à part certains mots, en fonction de leur importance philosophique : "grammaire", "logique", "mathématiques". Je souhaiterais détruire cette importance tout apparente. Comment se fait-il alors qu'au cours de mes recherches, certains mots

reviennent encore et toujours? C'est parce que j'ai affaire au langage, aux embarras qui proviennent d'un emploi particulier du langage (1992 : 26).

Que le mot "*Sprachspiel*" revienne "encore et toujours", dans un très grand nombre de contextes et sous des modalités qui deviennent de plus en plus variées au fur et à mesure qu'on avance dans l'œuvre, mais qu'en revanche les définitions explicites qui en sont données soient plutôt laconiques indique quelque chose d'important, qui est que Wittgenstein s'en est largement remis aux usages qu'il a faits de la notion pour laisser apparaître sa signification, en une sorte d'application du principe du paragraphe 43 des *Recherches* : la signification est l'usage dans le langage, elle se montre dans l'usage du langage, fût-ce ce langage dont le statut a pour lui toujours été problématique, le difficile langage de la philosophie.

Les textes de Wittgenstein contiennent néanmoins quelques caractérisations du jeu de langage qui ont l'allure de définitions. On peut d'abord mentionner celle qu'on trouve dans le *Cahier bleu* et dont on considère le plus souvent que Wittgenstein s'en est détourné pour lui préférer une conception moins réductrice. Il s'agit de la définition qui associe le jeu de langage à des usages enfantins ou primitifs du langage<sup>3</sup> (1996 : 143) et qui sont apparentés aux jeux décrits au début des *Recherches* :

À l'avenir, j'attirerai encore et encore votre attention sur ce que j'appellerai des jeux de langage. Ce sont des manières d'utiliser les signes plus simples que les manières dont nous les utilisons dans notre très compliqué langage de tous les jours. Les jeux de langage sont les formes de langage par lesquelles un enfant apprend à utiliser les mots. L'étude des jeux de langage est l'étude de formes primitives de langage ou de langages primitifs (*ibid.* : 56 [traduction modifiée]).

Dans ce passage, les jeux de langage apparaissent certes comme des formes simplifiées mais aussi comme des éléments de comparaison, des "instruments de mesure", de la même façon que les opérations mathématiques élémentaires permettent de comprendre, sur une échelle réduite, les opérations plus complexes. Ces jeux ont ainsi un caractère artificiel. C'est en fonction de ce sens que, toujours dans le *Cahier bleu*, Wittgenstein considère le langage idéal : "Chaque fois que nous construisons des langages idéaux, ce n'est pas pour les substituer à notre langage ordinaire, mais pour régler les difficultés créées dans l'esprit d'une personne du fait qu'elle pense saisir l'usage exact d'un mot commun. C'est aussi pourquoi notre *méthode* ne consiste pas simplement à énumérer des usages existants du langage, mais aussi à en inventer de nouveaux délibérément, et certains en raison de leur apparence absurde" (*ibid.* : 71. [Je souligne.])<sup>4</sup>.

La définition (pour encore utiliser ce mot abusif) la plus connue des *Recherches* est celle qu'on trouve au paragraphe 7. Après avoir repris l'idée que les jeux de langage désignent les diverses opérations par

lesquelles les enfants apprennent l'usage du langage, Wittgenstein ajoute : "J'appellerai aussi le tout, du langage et des activités avec lesquelles il est tissé (*verwoben*), le 'jeu de langage'". Cette petite phrase contient au moins deux éléments dont la conjonction marque déjà la difficulté qu'il y a à assigner le jeu de langage à des phénomènes déterminés. Le premier est "le tout" (*das Ganze*) du langage et de ces activités, une totalité qui peut être pensée selon des échelles d'une longueur variable. Sur une première, courte, l'unité fondamentale serait fournie par l'énoncé et les circonstances dans lesquelles il apparaît. C'est la taille généralement favorisée par les théories sémantico-pragmatiques contemporaines, qui cherchent à définir, d'une unité linguistique réduite, le sens qu'elle a en contexte, en retenant de celui-ci les éléments suffisant à produire des variations sémantiques significatives. Dans le cas présent, il en va d'autre chose, car ce dont parle Wittgenstein, ce n'est pas l'énoncé, la phrase ou la proposition, mais le langage, c'est-à-dire une masse aux frontières indécisées et mobiles, dont on ne peut décider *a priori* ce qu'elle contient, dans laquelle on ne peut discerner le linguistique au sens strict du non-linguistique, une totalité qui enferme tout ce qui semble jouer un rôle dans nos conduites sémiotiques. Nous pouvons bien avoir le sentiment de désigner quelque chose de raisonnablement défini et partagé quand nous disons "le langage" (à défaut de quoi beaucoup de propositions philosophiques et pas mal de propos ordinaires deviendraient incompréhensibles), mais on doit admettre que ce sentiment ne suffit pas à assurer des critères d'identité et que ce qui est ainsi désigné dans nos usages les plus courants est indéterminé. Le second élément est fourni par les activités (*Tätigkeiten*), dont il faut d'abord voir que dans cette définition elles *n'accompagnent pas* le langage mais le pénètrent (puisque le langage est tissé avec elles). Cette notion avait déjà un rôle dans le *Tractatus*, où Wittgenstein l'utilisait pour retirer à la philosophie ses prétentions doctrinaires ("La philosophie n'est pas une doctrine, mais une activité", 4.112), et elle y était liée à cette autre notion autour de laquelle gravite la conception sémantique des *Recherches* : "Si un signe *n'est pas utilisé*, il est sans signification" (3.328)<sup>5</sup>. Si l'opposition que fait Wittgenstein entre la doctrine et l'activité comme avenues offertes à la philosophie permet de comprendre, en conjonction avec des paragraphes comme 6.54, que l'activité en question est essentiellement clarificatrice, il n'en va pas de même avec ce dont il s'agit au paragraphe 7 des *Recherches* car les activités n'y sont aucunement précisées. Wittgenstein cherche là moins à identifier des éléments particuliers qu'à indiquer la richesse ouverte de ce dont il faudra tenir compte dans la compréhension de la manière dont les différents jeux de langage fonctionnent, qu'à pourvoir la philosophie d'une forme de prudence, afin qu'elle ne se prive pas des ressources dont elle aura besoin pour saisir ce qu'il appelle le "Witz" du jeu de langage.

Dans les *Notes sur l'expérience privée et les "sense data"*, Wittgenstein écrit : "Nous appelons quelque chose un jeu de langage si cela joue un

rôle particulier dans notre vie humaine” (1989a : 29). Si on veut croire que c’est là une ‘définition (cela en a moins le “style”’, il est évident qu’elle est plutôt mauvaise, car nombre de choses jouent un rôle particulier dans notre vie, qu’on ne saurait, même à la faveur de la conception la plus libérale, apparenter à des jeux de langage : le moteur à explosion, la pince à linge ou la roue jouent dans nos vies des rôles déterminants mais qui ne trouvent dans le langage que les conditions de leur élaboration et non leur milieu de vie. Aussi l’élément important n’est-il pas là mais dans l’insistance sur la connexion entre les jeux de langage et certaines formes caractéristiques de la vie humaine, si solidement établies en elle que si elles venaient à changer, c’est notre existence même qui serait altérée. Cette caractérisation marque le genre d’ouverture qu’on observera plus tard dans *De la certitude*, c’est-à-dire la connexion de plus en plus étroite entre le jeu de langage et l’ensemble des conditions dans lesquelles se développent nos croyances, s’élaborent nos hypothèses et, pour dire d’un mot ce qui constitue un arrière-plan de plus en plus riche, se développent solidairement notre langage, notre pensée et nos actions<sup>6</sup>. Beaucoup des *Remarques sur l’expérience privée et les “sense data”* sont consacrées, dans le contexte d’une des grandes thématiques auxquelles Wittgenstein n’a cessé de s’attaquer, celle de la distinction entre l’intérieur et l’extérieur, à l’examen de processus supposés réels mais inaccessibles et d’autres rouages fictifs qui ne jouent aucun rôle dans quelque mécanisme que ce soit. Insister sur la dimension pratique du jeu de langage dans ce contexte<sup>7</sup>, ce n’est pas produire un critère d’identification mais c’est caractériser l’esprit dans lequel on doit le faire.

Comme je l’ai indiqué, une façon de comprendre et ainsi de définir la notion serait de procéder à partir des exemples que donne Wittgenstein. Il en est de très nombreux, disséminés çà et là, qui, s’ils ne permettent pas de construire une définition en quelque sorte inductive, répondent pour la plupart à des types récurrents, c’est-à-dire à des formes d’usage. Dans beaucoup de cas, on a affaire à une sorte d’expérience de pensée, comme “Si nous changeons ceci, c’est tout le jeu de langage qui s’en trouve modifié”. “Imaginons quelqu’un qui... plutôt que... ou une tribu qui...”, etc.; dans d’autres, ce sont les jeux de langage avec des termes d’un certain genre qui constituent l’unité (le jeu de langage avec les sensations, avec les couleurs, etc.<sup>8</sup>); dans d’autres encore, il s’agit d’exemples d’actions spécifiques et c’est à des cas de ce genre qu’on pense, me semble-t-il, le plus souvent quand on veut illustrer la conception que l’on a d’un jeu de langage. La série d’exemples de ce type qui est la plus connue est celle du paragraphe 23 des *Recherches*, celle où Wittgenstein considère les divers “genres de phrases” (*Arten der Sätze*) qu’il existe : donner des ordres et leur obéir, rapporter un événement, traduire d’une langue dans une autre, jouer au théâtre, etc. Dans cette liste, il est certains exemples qui s’apparentent à la matière première de la théorie des actes de langage : donner des ordres ou rapporter un événement sont typiques de l’ajustement monde-langage et langage-monde respectivement. Il y a

sans doute là de quoi déclencher la tentation de considérer que le jeu de langage est un acte de langage (ou un type d'actes de langage) au sens devenu habituel et celle, complémentaire, de penser que la théorie des actes de langage est une théorie des jeux de langage, seulement une théorie plus mûre, mieux aboutie, achevée et, ce qui plus est, formalisable. On entend parfois cela. Dans ce paragraphe 23, un élément important est bien sûr la diversité et la multiplicité des jeux de langage (qui, d'emblée, ne répondent pas à un modèle unique), mais il y a aussi une autre clause déterminante, qui est leur indénumbrabilité, le caractère non exhaustif de quelque relevé que ce soit des différents usages des phrases : "Mais combien de genres de phrases y a-t-il?, demande Wittgenstein. Disons l'assertion, la question et l'ordre? – Il y en a des genres indénumbrables (*unzählige*) : d'indénombrables manières différentes d'utiliser ce que nous appelons 'signes', 'mots', 'phrases'. Et cette multiplicité n'est rien de stable, de donné une fois pour toutes, car de nouveaux types du langage, de nouveaux jeux de langage, pourrions-nous dire, apparaissent, tandis que d'autres disparaissent et sont oubliés".

La théorie des actes de langage cherche à dresser un inventaire et une classification complets des usages d'énoncés qui correspondent à des actions spécifiques et à formuler les classes ainsi obtenues au moyen de catégories présentées comme fondamentales, en général le désir et la croyance. *L'erreur* me semble ici, si bien entendu on entend respecter l'esprit wittgensteinien et non lui en substituer un autre, plus moderne ou plus positif, de penser qu'on peut reconstruire les jeux de langage à partir d'une base primitive définie à l'extérieur d'eux et fournie, dans le cas présent, par des états intentionnels. C'est bien plutôt, comme cela est clair au paragraphe 656 des *Recherches*, le jeu de langage lui-même qui est sa propre base : "Considère, écrit Wittgenstein, le jeu de langage comme l'élément primitif (*das Primäre*)! Et les sentiments, etc. comme une manière de voir, comme une interprétation du jeu de langage!". De ce point de vue, il n'y a pas de lieu extérieur au jeu de langage qui nous permettrait de le considérer comme l'expression d'une réalité mentale qu'on pourrait saisir indépendamment de la compréhension du jeu de langage lui-même, dont elle est le produit. Il n'y a, *a fortiori*, pas de fondement qui puisse asseoir la pratique sur une motivation externe.

On le voit, dans ce genre de discussion, les métaphores topiques sont omniprésentes : l'intérieur et l'extérieur, le fondement et ce qu'il supporte, etc. Au nombre des difficultés de lecture générales du texte de Wittgenstein, une des plus sérieuses tient justement aux images par lesquelles nous nous représentons les relations conceptuelles qu'il établit. Il s'agit parfois d'expédients propédeutiques ou didactiques afin de rendre simplement sensibles ces relations mais il arrive fréquemment qu'ils se substituent au texte, que celui-ci ne soit plus lisible que par eux et que nous parlions moins de ce qui est dit que de la représentation imagée que nous nous en donnons. Ce phénomène est apparenté à cet envoûtement par le langage dont Wittgenstein a signalé les méfaits. Le

*Tractatus* constitue un beau terrain d'observation de cet effet : le propos en est si abstrait que nous sommes amenés à le représenter par toute une imagerie qui nous apparaît, à la longue, exprimer ce dont il s'agit vraiment et nous parlons ainsi volontiers des relations "verticales" entre la proposition et la situation, comme si le langage flottait en quelque sorte au-dessus du monde et cherchait à le saisir de l'extérieur, alors que des passages très nets devraient nous inciter à considérer le signe propositionnel, la proposition et la situation comme trois aspects d'une même unité. Par contraste, on se représente souvent les relations entre les jeux de langage comme "horizontales", poussé en cela par les métaphores de la ville et du réseau auxquelles Wittgenstein a lui-même recours. Si, comme je le crois, le jeu de langage est l'arrière-plan sur lequel ou le milieu dans lequel (ce qui constitue deux autres métaphores) s'établissent toutes les relations significatives, il importe bien moins de savoir à quelle géométrie elles obéissent que de voir ce qui est relié et comment cela l'est.

Dans tout ce qui suit les *Cahiers*, Wittgenstein a beaucoup insisté sur l'idée que ce n'est que dans un jeu de langage que peut s'effectuer la coordination des noms et des objets, comme cela est particulièrement clair dans le cas des définitions indexicales, dont il avait dans un premier temps, après le *Tractatus*, pensé qu'elles produisaient des liaisons directes et auto-suffisantes, avant de voir progressivement que la relation qu'établit la définition ostensive dépend de conditions qui sont présupposées par le jeu de langage où elle survient. Cela a pour effet qu'on ne peut définir un jeu de langage en introduisant l'ensemble de ses règles, puisque cette introduction présuppose, au moins en partie, la compréhension du jeu de langage.

On considère couramment que Wittgenstein aurait, à partir du début des années trente, complètement abandonné le problème principal qui l'occupait à l'époque du *Tractatus*, savoir celui de la coordination du langage et du monde et qu'après avoir cherché à le rescaper grâce aux définitions ostensives il lui aurait préféré la description de toutes sortes de phénomènes dont les relations de référence et de dénotation ne constitueraient qu'une part négligeable. Il me semble qu'on peut au contraire estimer que ces relations ont conservé toute l'importance qu'elles avaient mais qu'elles ont par la suite été traitées relativement à des conditions dont l'ampleur et la complexité n'ont cessé de croître. Pour le dire autrement, Wittgenstein a continué de chercher de quoi dépend la coordination du langage et de ce que nous appelons la réalité mais il a cessé de penser – si même il a jamais pensé – que cette coordination puisse se faire sans une médiation irréductible aux éléments dont l'analyse pose que le langage et le monde en sont constitués.

Dans des écrits relativement tardifs, Wittgenstein revient à une notion qui l'avait assez occupé alors qu'il commençait d'ébranler l'opposition de principe qu'il avait élevée dans le *Tractatus* entre l'empirique et le

non-empirique et que se formait l'idée de grammaire. Il s'agit de la notion de concept, qui désigne, dans une tradition philosophique longue et ramifiée, ce point où monde et langage se rencontrent pour, aussitôt, se séparer en intension et extension. La position de Wittgenstein est à cet égard originale, qui consiste à considérer l'unité du concept du point de vue de ce qui en permet la possibilité, du point de vue de ses conditions de formation, plutôt que de présumer que le concept est par nature unitaire et indécomposable. Il y probablement ici un autre aspect de la discussion qu'il n'a guère cessé d'entretenir avec Frege relativement à diverses formes de réalisme sémantique. Dans au moins deux passages (1971a : §391; 1994 : §632), Wittgenstein observe à propos du concept, reprenant un type d'image fréquent dans les *Recherches*, qu'il est "chez lui" (*zu Hause*) dans le jeu de langage, que le jeu de langage est son milieu naturel. Cela signifie que la portée, la signification ou la force du concept ne peuvent être établies sans l'action et la prise en compte des pratiques dans lesquelles il intervient mais cela signifie aussi qu'il réalise un ensemble qui n'est pas forcément hétéroclite (il saisit au moins des ressemblances de famille) mais qui n'a d'autre unité que celle des cas dont il est issu et dont il constitue une sorte d'intégrale. Le résultat en est que le concept n'est pas quelque chose abstraite qu'un nom (un mot) désigne, mais qu'il est plutôt ce nom (ce mot) considéré dans la variété et la constance de ses usages, pris avec ses conditions et ses possibilités d'emploi. Cela présuppose de surcroît que nous avons pour ainsi dire "accès" au concept non par une intuition immédiate ou un acte d'intellection direct, mais par la prise en compte médiatrice – et constitutive – des rôles que les mots jouent effectivement (et non imaginativement) dans un ensemble de contextes réels (et non supposés), rôles dont nous avons une connaissance du seul fait que nous ne cessons de les reproduire.

C'est dans le jeu de langage que se forme, se développe et réside le concept, qui a apparemment de ce fait un aspect linguistique (dont on suppose parfois à tort qu'il est "interne") et un aspect dénotatif (supposément "externe"), aspects dont on doit reconnaître qu'ils sont mobiles et enchevêtrés (pensons à cette phrase des *Remarques sur les fondements des mathématiques* : "La limite de l'empirique est la formation de concept" [1983 : III-§29]) et en ce sens ce concept permet ce tissage du langage dans lequel nous vivons et du monde dont nous parlons et c'est pourquoi il ne peut être validé par une description de l'expérience dont elle serait indépendante, même si le concept serait vraisemblablement différent si une certaine sorte d'expérience ne l'accompagnait pas d'une manière constante et caractéristique. La forme de médiation qu'il instaure ne tient pas simplement à l'intervention d'un troisième terme permettant la rencontre de deux autres termes constitués par ailleurs, mais à des relations qui ne sont concevables que parce qu'il y a les deux autres : c'est dans le jeu de langage que se constituent comme solidaires les éléments du langage et les objets auxquels il se rapportent, car, comme Wittgenstein le répète, le langage n'est pas quelque chose à quoi nous

donnons une structure pour ensuite l'appliquer à la réalité.

Les activités avec lesquelles le langage est tissé, qui ne permettent donc pas de décanter le signe de son environnement pratique comme des composants distincts, ne sont pas sans rapport avec la perspective qui traverse tout le mouvement pragmatiste et qui est lexicalement organisée autour d'un grand nombre de notions ("acte", "action", "but", "habitude", "conduite", etc.). Quand on lit la longue série des textes qui s'échelonnent du fondateur, Peirce, aux auteurs plus récents qui disent s'en réclamer, par exemple Charles Morris, on observe que cette perspective n'a cessé de rétrécir, finissant par se limiter au comportement immédiatement observable, alors qu'elle a chez Peirce l'extension maximale que lui donne l'ensemble des inférences pratiques qu'on peut tirer dans un environnement habituel à la lumière de préceptes progressivement établis<sup>9</sup>. C'est par un mouvement inverse que le jeu de langage chez Wittgenstein n'a cessé de se dilater et de s'enrichir, donnant lieu, pour utiliser un terme qui a, bien après lui, servi à désigner toute une famille de conceptions sémantiques, à ce qui est une des formes les plus franches de holisme et ce, dans une perspective qu'on peut considérer comme globalement pragmatiste.

On trouve dans le texte de Wittgenstein quelques références explicites et nominales au pragmatisme, mais il s'agit d'une forme apparentée au pragmatisme populaire et largement défigurée, celui que Russell a caricaturé pour mieux le tailler en pièces, celui qui veut que tout soit en fin de compte affaire de succès, de satisfaction et d'efficacité. Dans le premier volume des *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, c'est quant à cette conception que Wittgenstein cherche à prendre ses distances : "Mais n'es-tu pas alors un pragmatiste? Non, car je ne dis pas que serait vraie la proposition qui est utile" (1989b : §266). Une conception voisine est aussi présente dans l'abondance des "Cela a fait ses preuves" et autres "Nous nous y tenons" qu'on trouve dans *De la certitude*. Mais Wittgenstein pratique aussi un pragmatisme beaucoup plus près de la conception que Peirce a élaborée à partir des années 1870, selon laquelle le pragmatisme n'est pas une doctrine servant à valider des connaissances acquises mais une méthode logique (CP 5.18.)<sup>10</sup> – et, dans une certaine mesure, une tournure d'esprit – permettant de découvrir et de produire des connaissances nouvelles sur la base des connaissances et croyances dont nous disposons, en une espèce de découverte dans le familier, pour reprendre l'expression de Wittgenstein. Une des formulations les plus connues est celle que donne Peirce en 1878 dans sa présentation de la "maxime pragmatiste" :

Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet (48).<sup>11</sup>

Pour que cette maxime ait un sens, il faut qu'il soit concevable qu'on y contrevienne ou qu'on la néglige. Aussi n'est-ce pas à l'intention de la

conduite ordinaire, où nous n'avons pas le choix de considérer ou non les effets pratiques de nos énoncés, que Peirce la formule, mais plutôt à l'intention de l'entendement philosophique, plus oublieux des évidences dont il dispose pourtant, plus enclin à une forme de sublimation de quelques principes spéculaires au détriment des fondements pratiques qui donnent à nos raisonnements et à nos conduites discursives leur assurance et les seules conditions de leur développement. Comme ce sera le cas chez Wittgenstein, cette réforme est aussi thérapeutique<sup>12</sup>, c'est-à-dire corrective. La "conception totale de l'objet" dont il est question dans la maxime pragmatiste ne peut être atteinte que par la prise en compte des déterminations réelles (y compris les déterminations circonstancielles) de ce qui n'a pas d'unité *a priori* et ne la trouve qu'au terme, toujours provisoire selon la clause de non-fermeture formulée au début des *Recherches*, de son séjour dans le seul lieu où il puisse trouver son identité et son utilité.

Dans nombre de textes, Peirce s'attache à présenter le pragmatisme comme tout autre chose qu'une doctrine, c'est-à-dire un corps de propositions organisé destiné à servir de support à un type de connaissance particulier. C'est peut-être dans une lettre à William James que la parenté avec Wittgenstein est sur ce point la plus nette :

Je veux aussi dire qu'après tout le pragmatisme ne résout aucun problème réel. Il montre seulement que les problèmes supposés ne sont pas des problèmes réels. L'effet du pragmatisme est ici simplement d'ouvrir nos esprits à la réception de preuves (*evidence*), non à fournir des preuves" (CP 8.259. [Je traduis.])<sup>13</sup>.

À cet égard, la parenté avec Wittgenstein est claire, une même volonté de rectification, de désencombrement, d'assainissement inspirant une maxime dont le but est essentiellement un changement de perspective permettant de voir le caractère illusoire de certains obstacles. Il s'agit d'apprendre à penser autrement, en ramenant, comme le dit Wittgenstein, de leur usage métaphysique à leur usage ordinaire, en relogant les mots abstraits, ces mots pour lesquels Frege souhaitait aménager une catégorie à part, dans les jeux de langage qui constituent l'espace dans lequel ils se développent effectivement.

L'objectif de la maxime pragmatiste est de produire une "conception complète de l'objet". Cette ambition serait présomptueuse si elle n'était justement pragmatiste, c'est-à-dire relative aux moyens réels dont nous disposons pour accomplir notre devoir de connaissance, sans jamais supposer d'inconnaissable. Wittgenstein revient souvent sur l'impossibilité de dresser des états complets, par exemple dans ce passage des *Fiches* : "Si j'attache de l'importance à traiter toutes ces manifestations de la vie psychique, ce n'est pas que je tiens à faire des états complets, mais parce que chacune m'éclaire sur la façon correcte de les traiter toutes" (1971a : §465). Cette aspiration à la totalité constitue la limite critique des espérances qu'il semble raisonnable à

Wittgenstein d'entretenir en philosophie. D'une part, la recherche de la généralité à tout prix, de même que le régime unilatéral qui consiste à toujours nourrir sa réflexion du même genre d'exemples sont identifiés comme les causes de nombreux problèmes philosophiques supposés. De l'autre, une représentation synoptique (*eine übersichtliche Darstellung*), à laquelle Wittgenstein a recours dès les *Carnets secrets 1914-1916* (2001), constitue l'exigence la plus déterminante de Wittgenstein pour une véritable réforme de l'entendement philosophique.

Un des soucis constants de Wittgenstein, du *Tractatus* jusqu'à *De la certitude*, où il culmine, est de distinguer les propositions empiriques de celles qui ne le sont pas ou qui ont un contenu si nécessaire qu'on ne peut concevoir quelle expérience les infirmerait.<sup>14</sup> Une analogie du *Tractatus* peut servir à représenter cette distinction, celle du filet au moyen duquel on peut décrire toute forme (ici bidimensionnelle). Pour le dire rapidement, certaines propositions portent sur le filet et d'autres sur ce que le filet peut décrire. Dans les termes de l'opposition cardinale du *Tractatus*, les unes se montrent tandis que les autres disent. Dans le *Tractatus*, les tautologies que sont les propositions logiques exhibent la forme commune du langage et du monde et ne disent rien, tandis que les propositions sensées décrivent des faits. Avec l'importance de plus en plus accusée prise par la notion de grammaire (dont il importe de noter qu'elle est contemporaine de l'apparition de celle de jeu de langage dans la *Grammaire philosophique*), cette distinction est moins radicale, au sens où elle ne suppose plus que les tautologies sont toutes de la même espèce logique et que les faits ne forment qu'un seul ensemble, mais elle n'en est pas moins présente. Des propositions comme "Les sensations sont privées" ou "Le noir est plus foncé que le blanc" ne sont certes pas des tautologies au sens du *Tractatus* mais elles ne communiquent pas non plus une information, disons, empirique sur les sensations, le noir ou le blanc. Elles marquent plutôt l'espace de liberté du jeu de langage, en ce que le fait de les énoncer peut bloquer un jeu de langage donné (celui auquel voudrait s'adonner quiconque me demanderait d'éprouver sa douleur à sa place, par exemple) et ne constitue pas un coup dans le jeu de langage. On a souvent noté que de telles propositions sont infalsifiables au sens où elles ne sauraient devenir fausses sans que le sens des mots eux-mêmes soit reconsidéré, mais on a moins insisté sur le fait que si ces propositions sont ainsi hors-jeu c'est justement parce qu'elles posent la surface où le jeu est possible, l'échiquier où des coups significatifs peuvent être joués. C'est pourquoi on peut considérer que de telles propositions "décrivent" des jeux de langage (1976 : §56)<sup>15</sup>, en ce qu'elles rapportent les conditions qui leur sont nécessaires, mais il serait assurément plus juste de dire qu'elles se montrent dans les jeux de langage authentiquement opérants, quand le langage n'est pas "en vacances". C'est en cela que le jeu de langage n'est perceptible, actuel et authentiquement réel que par les opérations qui y sont conduites et qu'il n'a d'autre identité que celle par laquelle il permet à ces opérations

(parmi lesquelles les opérations discursives sont les plus nombreuses et les plus complexes) d'avoir un sens.

Il est en soi remarquable que Wittgenstein n'ait en fait décrit aucun jeu de langage de manière approfondie. Il est certes souvent question de jeux de langage spécifiques, identifiés par un trait ou un ensemble de traits permettant de les distinguer d'autres jeux, mais ces jeux ne sont pas saisis dans le détail de leur fonctionnement, comme si l'ambition de Wittgenstein était de faire apercevoir les connexions nécessaires à ce fonctionnement et de montrer comment elles se nouent dans la grammaire. Ce que Wittgenstein écrit au §122 des *Recherches*, "Notre grammaire manque de caractère global ("*Übersichtlichkeit*")<sup>16</sup>, marque une forme d'ambivalence, car ce n'est pas notre grammaire qui manque de globalité, mais la représentation que nous en avons. On conçoit du reste mal comment la grammaire pourrait être elle-même déficiente alors qu'il est manifeste que nos jeux fonctionnent et sont, comme le langage quotidien du *Tractatus*, parfaitement en ordre. Nous ne saurions du reste éprouver nos jeux de langage comme incomplets, imparfaits car il nous faudrait pour cela pouvoir nous placer à l'extérieur d'eux et les considérer relativement à des fins dont nous n'avons pas d'idée réelle et qu'il nous faudrait feindre. Cette complétude nécessaire est ce qui rend impossible une évaluation au mérite d'un ensemble de jeux de langage différents des nôtres, par exemple ceux de ces tribus que le Wittgenstein lecteur de Frazer convoque pour montrer que quelque chose continue de fonctionner même si des paramètres qui nous semblent essentiels ont été changés.

La lecture des textes dans l'ordre de leur composition montre que la notion de jeu de langage n'a cessé de s'enfler, devenant progressivement le milieu dans lequel se constituent toutes choses dont nous parlons, le milieu dans lequel nous vivons. Dans cette dilatation, il n'est pas étonnant que le jeu de langage ait perdu de sa phénoménalité, qu'il soit devenu de moins en moins perceptible. À la fin de *De la certitude*<sup>17</sup>, Wittgenstein écrit : "Tu dois avoir présent à l'esprit que le jeu de langage est pour ainsi dire quelque chose d'imprévisible. J'entends par là : il n'est pas fondé. Ni raisonnable (Ni non plus non raisonnable). Il est là comme notre vie" (1976 : §559). On retient souvent de ce passage que le jeu de langage est spontané, qu'il n'obéit à aucune motivation extérieure, que plutôt que de répondre à des normes rationnelles qui permettraient de juger de son adéquation relativement à des fins identifiées par avance, il est ce par rapport à quoi la rationalité peut elle-même être établie. Ces commentaires sont tout à fait respectueux de l'autonomie du jeu de langage sur laquelle Wittgenstein s'est fait de plus en plus insistant, mais ils négligent un élément important, qui est que le jeu de langage "est là comme notre vie". Demandons-nous : "Comment notre vie est-elle là? Où est-elle quand elle est là?". À ce moment de son écriture, Wittgenstein estime qu'il philosophe "comme une vieille femme qui égare toujours quelque chose et doit se mettre à le chercher, tantôt ses lunettes, tantôt

ses clefs” (*ibid.* : §532), mais il est certain que cette vieille femme n’a pas perdu sa vie de vue, puisque c’est en elle qu’elle mène sa recherche, une vie qui n’a pas plus de limites assignables que le champ visuel dont il est question dans le *Tractatus*.

Quand Wittgenstein insiste sans cesse “*Considère le jeu de langage*”, “*Ce jeu de langage est joué*” et beaucoup d’autres expressions du genre, il cherche certes à déplacer l’attention des hypothèses parallèles, des catégories mentales qui nous semblent seules pouvoir conférer à nos actions ce qui supposément les anime, mais, ici encore, il demande quelque chose qui ne s’adresse qu’au philosophe et à la façon très particulière dont il voit, car, à strictement parler, le jeu de langage est lui-même inobservable. La raison en est qu’il permet de comprendre ce qui est observé, de le *voir comme* un coup particulier sur un espace déjà balisé par les habitudes que nous avons prises et qui nous permettent de comprendre selon certaines constantes pratiques. Il en va ici de quelque chose qui est apparenté à ce que Peirce a identifié comme l’action du type, qui permet de reconnaître un singulier comme l’instanciation d’un général. Dans cette opération, le type lui-même, non figé, peut changer et ainsi modifier le travail de reconnaissance qu’il effectue. C’est, je crois, en ayant quelque chose de ce genre en tête que Wittgenstein a pu dire que le jeu de langage est spontané, que ce qui est imprévisible relève de lui et que les jeux de langage apparaissent et disparaissent, mais les différences qui surviennent alors sont relatives à ce dont nous disposons assez fermement pour percevoir le changement comme affectant quelque chose dont nous connaissons déjà la forme générale.

La façon dont le jeu de langage entoure l’ensemble de nos conduites et de nos opérations rappelle ce que Peirce disait de la pensée : elle n’est pas en nous, nous sommes en elle et n’en sommes pas les maîtres. On pourrait croire que la primauté du signe est apparue chez Wittgenstein avec le *Cahier bleu*, quand il assimile la pensée à l’opération avec des signes (pour en reconduire le traitement à l’ensemble indéfiniment fragmenté des cas et des exemples). Je crois qu’on peut aussi penser que cette primauté était déjà présente dans le *Tractatus* et dès la première phrase (“Le monde est tout ce qui est le cas”), où il apparaît clairement que la représentation par la proposition est requise pour que des faits nous soient accessibles et où il est posé que la pensée est essentiellement un travail sur les signes.

Chez Peirce aussi cette question est réglée d’emblée, dès la *New List of Categories* de 1867 et les “textes anticartésiens” de 1868. L’impossibilité d’identifier une quelconque antériorité au signe – sauf par la préscission logique que postulent la premièreté et la deuxièmeité – est une prémisse fondamentale de toute l’entreprise peircienne et c’est cela précisément qui le conduit à développer sous tous les aspects où il l’a fait l’idée fondamentale que les signes nous traversent et nous constituent, idée qui culmine dans la thèse que l’homme lui-même est un signe. La phrase

qui conclut “Some Consequences of Four Incapacities” (1868), “Mon langage est ainsi le total de moi-même” (1992 : 54) ne me semble éloignée ni, en un sens, des positions du *Tractatus*<sup>18</sup>, ni, en un autre, des conclusions holistes extrêmes auxquelles Wittgenstein est parvenu dans *De la certitude*.

Tout au long des années quarante, la notion de jeu de langage en vient peu à peu à constituer le milieu du monde, ce dans quoi nos caractérisations des choses sont effectivement – et non mythologiquement – liées à nos capacités de parole et d’action. C’est ainsi que Wittgenstein en vient à “régler” la question du fondement en en déplaçant la réponse : il n’y a pas d’autre origine que nos façons de faire, qui ne sont pas comme elles sont afin d’atteindre des buts qu’il soit possible d’identifier sans répéter quelque chose de ces façons de faire, comme le Wittgenstein de la période de transition écrivait que la particularité de la proposition est qu’on ne peut dire son sens sans la dire, elle, autrement, ou comme celui des *Recherches* résout le paradoxe que le suivi de la règle semble trouver dans une interprétation infiniment abyssale, en insistant sur le fait que l’interprétation ne doit être rien d’autre que la substitution d’une *expression* de la règle à une autre<sup>19</sup>. Pour sortir du cercle auquel nous condamnons une conception qui fait du langage le moyen toujours imparfait d’un objet toujours différé, il faut, comme Wittgenstein l’a dit souvent, mettre un terme à la série des explications non en trouvant celle qui serait la dernière, mais en changeant l’idée que nous avons de ce qu’est une explication dernière. La citation de Goethe “Au commencement était l’action” (1976 : §402) que Wittgenstein écrit, “soulagé” (*getrost*), alors qu’il arpente cette totalité constituée de croyances, de faits, de pratiques et de significations qui s’élabore dans *De la certitude*, ne fait pas appel à un commencement radical mais seulement à une instance qui n’est primitive qu’en autant qu’elle n’obéit pas à des raisons qu’il nous faudrait encore dire. Ce qui est déterminant demeure l’appui mutuel que se prêtent les éléments sémantiques et les éléments pratiques et qui constitue le seul recours fondationnel auquel nous puissions aspirer. Ce leitmotiv de *De la certitude* est un des aspects centraux du pragmatisme de Wittgenstein et de la forme de réalisme sans laquelle il est déraisonnable. Pour que l’apaisement dans lequel il voit la fin de la philosophie survienne et soit autre chose qu’une posture de plus, il faut se satisfaire, après en avoir pris la plus large mesure possible, de ce que nous savons et savons faire. Il y a là une éducation du regard, puisqu’il nous faut apprendre à voir des formes dans ce qui nous entoure et les connexions entre ces formes, mais il s’y trouve aussi une obligation de limiter les ambitions dont nous entourons la philosophie. Celle-ci ne doit plus viser la complétude car le point à partir duquel elle pourrait rêver de le faire ne lui est jamais accessible et ne constitue rien d’autre qu’une nouvelle figure impossible dont le seul rôle est de dévaloriser, en le rendant apparemment précaire et relatif, ce qui est bel et bien possible. Parmi beaucoup de passages qu’on peut citer à ce chapitre, celui-ci est particulièrement éloquent :

La véritable découverte est celle qui me donne la capacité de cesser de philosopher quand je le veux. – Elle est celle qui apporte la paix à la philosophie, de sorte que celle-ci n'est plus tourmentée par des questions qui la mettent *elle-même* en question. – Maintenant on établit une méthode par des exemples, et on peut interrompre la série de ces exemples. – Des problèmes – non un problème – sont résolus (des difficultés écartées). (2005 : §133).

Il y a à cet égard beaucoup plus que des analogies avec nombre de passages de Peirce, dont celui-ci, qui porte sur le doute et la croyance et dans lequel on remarque une insistance voisine sur une sorte d'auto-discipline pour ce qui est d'asseoir nos attentes sur ce que nous faisons vraiment :

L'irritation du doute est la seule raison immédiate du combat qui vise à atteindre la croyance. Il est certainement préférable pour nous que nos croyances soient telles qu'elles puissent vraiment guider nos actions et satisfaire nos désirs et cette idée nous fera rejeter toute croyance qui ne semble pas avoir été formée pour assurer ce résultat. Mais elle ne pourra le faire qu'en plaçant un doute à la place de cette croyance. Le combat commence donc avec le doute et cesse avec sa disparition. Le seul objet de l'enquête est par conséquent l'établissement de l'opinion. Nous pouvons nous imaginer que cela n'est pas assez et que ce que nous cherchons, ce n'est pas seulement une opinion mais une opinion vraie, mais mettez cette imagination à l'épreuve et elle s'avérera dénuée de fondement, car dès qu'une croyance solide est atteinte nous sommes entièrement satisfaits, que la croyance soit vraie ou qu'elle soit fausse. Et il est clair que rien à l'extérieur de la sphère de notre connaissance ne peut constituer notre objet, car rien de ce qui n'affecte pas l'esprit ne peut être la raison d'un effort mental. Le plus que nous puissions soutenir est que nous cherchons une croyance dont nous penserons qu'elle est vraie. Mais nous pensons de chacune de nos croyances qu'elle est vraie, et ce n'est en fait que tautologie que de le dire (CP 5.735. [Je traduis.]).

Pour le redire, ce n'est guère qu'en philosophie que le pragmatisme est susceptible de rencontrer des résistances sérieuses (ce qui ne signifie pas qu'elles sont fondées), car dans nos conduites ordinaires, dans la manière dont nous nous comportons dans les situations qui nous sont familières (et dans celles qui sont apparentées aux situations qui nous sont familières), nous n'avons d'autre choix que de faire avec les moyens du bord, en mettant à contribution tout ce que nous savons afin de résoudre ce que nous éprouvons comme des problèmes réels. Au nombre des problèmes non réels, la supposition qu'il existe à l'extérieur de nos conceptions un reste insaisissable, dont nous ne pouvons strictement rien dire ni penser mais que nous dotons néanmoins du pouvoir de limiter nos possibilités de connaissance et d'action, constitue un cas particulièrement persistant et pathétique. Que dirions-nous de quelqu'un dont la conduite montrerait qu'il croit sincèrement que la réalité est totalement différente des images qu'il en a, que les moyens dont il dispose ne suffisent pas à rendre le monde intelligible, que ce qui importe vraiment est ailleurs que dans ce qui lui est familier, c'est-à-dire, pour reprendre une image de Wittgenstein (PU §164), que le véritable artichaud est in-

dépendant et distinct de ses feuilles?

À cet égard, les positions de Wittgenstein sur les capacités du langage à saisir le monde ont une certaine constance. Il pose, dans le *Tractatus*, que le monde a une forme telle que le langage – le nôtre, le mien<sup>20</sup> – doit le représenter, que le monde est ce que représente notre langage (c'est ce qui est affirmé dès la première phrase : "Le monde est tout ce qui est le cas", c'est-à-dire la totalité des propositions vraies), tandis que les *Recherches* développent sous plusieurs variations un thème central dont le noyau est : le monde est cet ensemble organisé dans nos représentations et nos actions, dans nos croyances et nos façons de faire, dans la mesure où elle sont collectives et régulières. Les jeux de langage désignent ce qu'il y a de constant, de reproductible, de partagé et, surtout, de normatif dans nos pratiques sémiotiques, ce qui permet de comprendre ce qui s'y produit et de nous y reconnaître. Aucune de ces propriétés ne contrevient à la plasticité et à l'aptitude au changement sur lesquelles Wittgenstein insiste, comme au début du paragraphe 23 des *Recherches* : "[...] de nouveaux types de langage, de nouveaux jeux de langage pourrions-nous dire, voient le jour, tandis que d'autres vieillissent et tombent dans l'oubli. (Les changements en mathématiques pourraient nous donner une image approximative de cette situation)". Ce n'est pas par hasard que Wittgenstein utilise cette "image" ni qu'il la présente comme approximative : les changements se produisent en mathématiques sur des bases constituées et admises, ils laissent souvent intactes la plupart des branches et constituent plutôt de nouvelles ramifications, il n'y a pas de causes externes à la "réalité mathématique" qui les motivent, rien d'empirique en un sens quelconque du terme, ils constituent parfois de nouvelles façons de faire (de conduire une démonstration, par exemple) ou d'exprimer les choses (les propriétés de l'espace de la géométrie traditionnelle, par exemple). Celui qui fait ce rapprochement est ce philosophe qui pensait que les mathématiciens créent de l'essence, qu'ils inventent (plutôt qu'ils ne découvrent) de nouvelles réalités, que la preuve mathématique n'est pas une sorte d'expédient didactique et qu'elle est nécessaire à la proposition mathématique. Jeux de langage et mathématiques ne sont pas apparentés seulement par la façon dont les changements y surviennent, mais aussi par cela que ce sont des formes de vie, c'est-à-dire qu'ils actualisent des potentialités, qu'ils pourraient être différents, qu'ils n'ont pas à répondre d'une réalité indépendante, qu'ils ont des usages propres, qu'il faut les apprendre et les enseigner pratiquement, etc.

Que les jeux de langage ne reposent pas sur un fondement qu'on pourrait spécifier sans justement faire appel à eux et qu'ils soient à ce titre autonomes ne signifie aucunement qu'ils sont arbitraires (au sens conventionaliste et relativiste que ce terme reçoit couramment) et que le réel auquel nous aspirons nous est encore une fois ravi. Notre époque n'est pas en manque de proclamations d'une aliénation par rapport au monde, d'invocations d'une réconciliation censément refusée, de diagnos-

tics d'évanouissement, comme si nous avions perdu quelque chose que nous aurions jadis possédé et que nous devrions mettre un terme à un deuil funeste. Ces manœuvres comportent le trait remarquable qu'elles empruntent volontiers des accents enchantés, comme si, d'être rendu inaccessible et de briller de plus loin, le paradis perdu était à la fois plus beau et plus improbable. Wittgenstein et Peirce enseignent tous deux, chacun dans ses termes et dans son contexte, que ce deuil est factice et la médiation par laquelle la réalité nous est accessible n'est pas le substitut d'un chimérique contact immédiat mais la seule voie d'accès qui nous soit offerte.

## Notes

1. Apparue pour la première fois, à ma connaissance, en 1961 (A. A. Mullin, *Philosophical Comments on the Philosophies of Charles Sanders Peirce and Ludwig Wittgenstein*) et, sur ce plan historique, on peut aussi mentionner la fin d'un article de J. Hintikka, "On Wittgenstein's Solipsism", *Mind* (1958 : 88-91), l'idée ne cesse de gagner en importance d'une forme de ressemblance de famille sur de nombreux points entre Peirce et Wittgenstein, que ce soit dans l'orientation pragmatiste que prend la pensée de Wittgenstein surtout dans les *Recherches philosophiques*, les *Remarques sur la philosophie de la psychologie* ou *De la certitude*, de même que, en un sens différent, dans le *Tractatus* (je me permets sur ce point de renvoyer à Latraverse, F., "Signe, proposition, situation : éléments pour une lecture du *Tractatus logico-philosophicus*", *Revue Internationale de Philosophie* (2002 : 125-140).
2. On a – une abondante littérature le montre – cherché ces objets du côté des sense-data, de choses ordinaires (parapluies, crayons), de choses extraordinaires (des choses simples, d'un genre particulier, dont, tels les objets auxquels se rapporterait un langage privé, rien de particulier ne peut être dit), de coordonnées de référence et d'autres choses encore, la nature des noms (auxquels les objets correspondent) variant en fonction de ce qu'ils désignent dans cette ontologie mouvante ("noms" de sense-data, signes de choses, éléments sur des points de référence, etc.). Je pense pour ma part qu'on aurait profit à chercher aussi du côté de l'index peircéen.
3. "Des systèmes de communication comme, par exemple, 1), 2), 3), 4), 5), nous les appellerons 'jeu dans le langage ordinaire'. Ils sont plus ou moins apparentés à ce que nous appelons jeu dans le langage ordinaire. On apprend aux enfants leur langue maternelle au moyen de tels jeux et ici ils ont même le caractère divertissant des jeux. Cependant, nous ne considérons pas les jeux de langage que nous décrivons comme des parties incomplètes du langage, mais comme des langages complets en eux-mêmes, comme des systèmes complets de communication humaine. Pour garder cette façon de voir présente à l'esprit il est très souvent utile d'imaginer qu'un tel langage simple constitue tout le système de communication d'une tribu dans un état social primitif. Pense à l'arithmétique primitive de ces tribus" (*Le Cahier bleu et le Cahier brun* : 143, traduction modifiée).
4. On ne saurait trop insister sur l'importance de cet aspect méthodologique : en ne se contentant pas d'une nomenclature d'usages existants mais en imaginant des usages plus ou moins possibles ou vraisemblables, Wittgenstein a inventé une méthode nouvelle d'examen philosophique, qui consiste en quelque sorte à expérimenter l'étirement conceptuel jusqu'au point de rupture.
5. Pensons aussi à "Pour reconnaître le symbole dans le signe, il faut considérer

son usage pourvu de sens” (3.326); voir aussi les *Carnets 1914-1916*, 23 octobre 1914, qui comportent une variante intéressante : “Pour reconnaître le signe dans le signe il faut être attentif à l’usage”, qui répond à la question : “Qu’en serait-il si nos signes étaient tout aussi indéterminés que le monde qu’ils reflètent?” (1971b).

6. D’aucuns estiment que les textes rassemblés sous le titre *De la certitude* sont le fait d’un Wittgenstein vieillissant et malade et qu’ils ne peuvent par conséquent être considérés comme l’expression réelle de sa pensée (cette objection m’a été faite par un wittgensteinisant finlandais réputé). Je crois pour ma part plutôt que ces derniers écrits constituent l’aboutissement en quelque sorte naturel de tout ce qui s’est développé au cours des années 1940 et que le fait de dire que tel ou tel document est secondaire équivaut à une forme de mutilation.
7. La phrase que j’ai citée suit “Nous appelons quelque chose un calcul si cela conduit, par exemple, à la construction d’une maison”. *Notes sur l’expérience privée et les “sense data”* (29).
8. C’est à ce genre d’exemples que la notion de propositions grammaticales est le plus souvent associée, ces propositions rendant explicites les conditions dans lesquelles sont joués les jeux de langage qui comportent ces termes.
9. Dans les termes des catégories peirciennes, la conduite est un troisième (cf. Phenomenology, “The Categories in Detail”, *Collected Papers* 1.337), car elle suppose l’ordre et ce que Peirce appelle la “législation”, tandis que l’action est deuxième du fait qu’elle se produit réellement et localement. De manière analogue, le jeu de langage, qui est dans les termes de Peirce un général, existe par la répétition, la constance et la résistance de formes et de conditions permettant, elles, à l’action réelle et locale d’avoir un but et d’être compréhensible.
10. “Je fais du pragmatisme une simple maxime de logique plutôt qu’un principe sublime de philosophie spéculative” (CP. 5.18. [Je traduis.]).
11. À la page précédente, Peirce écrit : “Pour développer le sens d’une pensée, il faut donc simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d’une chose consiste simplement dans les habitudes qu’elle implique. Le caractère d’une habitude dépend de la façon dont elle peut nous faire agir non pas seulement dans telle circonstance probable, mais dans toute circonstance possible, si improbable qu’elle puisse être. Ce qu’est une habitude dépend de ces deux points : quand et comment elle fait agir. Pour le premier point : quand? tout stimulant à l’action dérive d’une perception; pour le second point : comment? le but de toute action est d’amener au résultat sensible. Nous atteignons ainsi le tangible et le pratique comme base de toute différence de pensée, si subtile qu’elle puisse être”.
12. Notons toutefois que, s’il est vrai qu’on trouve dans les textes de Wittgenstein quelques références à la “maladie philosophique” (sans oublier la dédicace de l’exemplaire du *Tractatus* offert à Schlick : “Chacune de ces propositions est l’expression d’une maladie”), il n’y a dans l’ensemble des textes publiés qu’une seule référence à la thérapie philosophique, au §133 des *Recherches*.
13. “Lettre à William James”, 7 mars 1904. On pourrait ajouter ce passage d’un texte de 1907: “[...] le pragmatisme n’est, en lui-même, pas une doctrine métaphysique, pas une tentative de déterminer une quelconque vérité des choses. C’est simplement une méthode pour établir la signification des mots difficiles et des concepts abstraits (CP. 5.464. [Je traduis.]). On trouve une autre formulation voisine dans “A Draft of a Letter to Signor Calderoni”, environ 1905. (CP. 8.205-213.)
14. J’ai eu l’occasion de dresser un portrait d’ensemble de l’évolution de cette problématique à travers l’œuvre de Wittgenstein dans “La necesidad de lo arbitrario”, in Latraverse, F., *La sombra del lenguaje* (1995 : 13-42).
15. “Et appartient à la logique tout ce qui décrit un jeu de langage”.

16. On trouve une formulation identique dans les *Remarques philosophiques* (1975 : 52).
17. Entrée du 19 avril 1951.
18. En particulier dans la conjonction de “Les limites de mon langage sont les limites de mon monde” (5.6) et de “Je suis mon monde” (5.63).
19. “C’est donc qu’il y a un penchant à dire : Toute action qui procède selon la règle est une interprétation. Mais nous ne devrions appeler “interprétation” que la substitution d’une expression de la règle à une autre” (*Recherches*, §201). C’est dans une très large mesure en s’abstenant de citer ce paragraphe jusqu’au bout que Kripke a pu présenter comme un paradoxe wittgensteinien la situation absurde sur laquelle il construit *Règles et langage privé : Introduction au paradoxe de Wittgenstein* (1996). Par ailleurs, il est clair que l’interprétation dont parle Wittgenstein a beaucoup moins trait à une attribution de sens au moyen d’un vouloir-dire quelconque capable de révoquer à lui seul ce que la règle stipule qu’à une interprétence peircéenne au sens strict, comme elle est posée dans un texte aussi ancien que “On a New List of Categories” (1867), c’est-à-dire l’opération par laquelle quelque chose dit d’une autre chose qu’elle dit, autrement, la même chose qu’elle-même.
20. Cela constitue un point ardu du *Tractatus*, qui a fait l’objet de débats touchant à la fois l’interprétation et la traduction de 5.62. Comment en effet faut-il comprendre le contenu des parenthèses dans “*Daß die Welt meine Welt ist, das zeigt sich darin, das die Grenzen der Sprache (der Sprache, die allein Ich verstehe) die Grenzen meiner Welt bedeuten*”? Pour certains, l’idée qu’il existe un langage qu’une seule personne comprend (un langage logiquement privé au sens des *Recherches*) est si intolérable qu’il faut inventer une règle de la langue allemande qui rattache “allein” à ce qui le précède (“le seul langage que je comprends”) alors que n’importe quel locuteur ordinaire de l’allemand le rattachera à ce qui le suit (“le langage que moi seul comprends”). Une voie en quelque sorte moyenne consiste à traduire par “le langage que seul je comprends”, qui me semble toutefois aller plus dans le sens correct que dans l’autre. On ne s’est par ailleurs pas beaucoup demandé ce que peut bien signifier “le seul langage que je comprends”, car, puisqu’il est clair qu’il ne peut s’agir d’une langue, la difficulté demeure entière et le solipsisme continue de menacer. De toute manière, rappelons-nous que “le solipsisme, strictement développé, coïncide avec le réalisme pur” (5.64).

## Bibliographie

- HINTIKKA, J. (1958) “On Wittgenstein’s Solipsism”. In *Mind* (67) 265 : 88-91.
- KRIPKE, S. (1996) *Règles et langage privé : Introduction au paradoxe de Wittgenstein*. Paris : Seuil.
- LATRAVERSE, F. (2002) “Signe, proposition, situation : éléments pour une lecture du *Tractatus logico-philosophicus*”. In *Revue Internationale de Philosophie* (1) 219 : 125-140.
- \_\_\_\_\_. (1995) *La sombra del lenguaje : Ensayos sobre Wittgenstein*. Bogotá : Editorial Universidad Nacional.
- MULLIN, A. A. (1961) *Philosophical Comments on the Philosophies of Charles Sanders Peirce and Ludwig Wittgenstein*. Electrical Engineering Research Laboratory, University of Illinois, Urbana.
- PEIRCE, C.S. (1879) “Comment rendre nos idées claires”. In *Revue philosophique de la France et de l’Étranger* 7, janvier-juin : 39-57.
- \_\_\_\_\_. (1992) “Some Consequences of Four Incapacities”. In *The Essential Peirce, volume 1*. N. Houser et C. Klösel (Eds.), Bloomington, Indiana University Press.

- \_\_\_\_\_. (1998) "Excerpts from Letters to William James". In *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings, Vol. 2 (1893-1913)* [EP2]. Peirce Edition Project (Ed.), Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press : 493-494.
- \_\_\_\_\_. (1931-1958) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vols. 1-6. C. Hartshorne and P. Weiss (Eds.), Cambridge, MA : Harvard University Press.
- WITTGENSTEIN, L. (1971a) *Fiches*. J. Fauve (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (1971b) *Carnets 1914-1916*. G. G. Granger (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (1975) *Remarques philosophiques*. J. Fauve (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (1976) *De la certitude*. G.E.M. Anscombe et G. H. von Wright (Eds.); J. Fauve (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (1983) *Remarques sur les fondements des mathématiques*. M.-A. Les-courret (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (1989a) *Notes sur l'expérience privée et les "sense data"*. E. Rigal (trad.), Mauvezin : TER.
- \_\_\_\_\_. (1989b) *Remarques sur la philosophie de la psychologie (I)*. G. Granel (trad.), Mauvezin : TER.
- \_\_\_\_\_. (1992) *Cours de Cambridge 1932-1935*. E. Rigal (trad.), Mauvezin : T.E.R.
- \_\_\_\_\_. (1994) *Remarques sur la philosophie de la psychologie (II)*. G. Granel (trad.), Mauvezin : TER.
- \_\_\_\_\_. (1996) *Le Cahier bleu et le Cahier brun*. M. Goldberg et J. Sackur (trad.), Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. (2001) *Carnets secrets 1914-1916*. J.-P. Cometti (trad.), Tours : Farrago.
- \_\_\_\_\_. (2005 [1953]) *Recherches philosophiques*. E. Rigal (trad.), Paris : Gallimard.

## Résumé

De toutes les notions wittgensteiniennes, celle de "jeu de langage" est une des plus énigmatiques, car, malgré l'évidence qu'elle peut avoir à l'intuition, l'apparente immédiateté de son sens, elle se dérobe, dans le texte même, à toute saisie directe. Cet article présente quelques remarques sur cette notion, les définitions qui en sont données sont considérées sur un mode critique, la perspective dans laquelle elle a été introduite est évaluée du point de vue du travail philosophique que Wittgenstein entendait réaliser. Dans cet examen, une attention particulière est portée au déroulement chronologique de l'écriture de Wittgenstein. Quelques éléments en faveur d'un rapprochement avec le pragmatisme peircéen sont esquissés.

## Abstract

Of all the notions one finds in Wittgenstein, that of "language game" is one of the most enigmatic. Despite any evidence it might suggest to the intuition, the apparent immediacy of its meaning escapes, in the text itself, any direct understanding. This essay gathers a number of remarks concerning language games, critically engaging with definitions of the notion and evaluating the context in which it was introduced and the philosophic work it was meant to achieve. Particular attention is paid to the chronology of Wittgenstein's writings and a few elements suggesting a connection with Peirce's pragmatism are offered.

FRANÇOIS LATRAVERSE est formé en philosophie et en linguistique (aux trois cycles), et est actuellement professeur associé au Département de philosophie de l'UQAM, où il a enseigné longtemps. Son travail publié porte surtout sur Wittgenstein, Peirce (et leur conjonction), la philosophie du langage, la sémiotique théorique

et son histoire (en particulier à l'Âge classique). Il a constitué en 1996 le Groupe de recherche Peirce-Wittgenstein (qui a donné lieu à nombre de thèses, publications, colloques) et dirigé le Programme de doctorat en sémiologie. Il a traduit Wittgenstein (le *Tractatus* et d'autres écrits) et divers autres textes (dont les "Fondements de la théorie des Signes de Ch. Morris" (*RS/SI*)). Il est "editor" du Volume 7 des *Writings of Charles S. Peirce : A Chronological Edition* (Indiana University Press).